

APTAR

CYCLE CORNEILLE

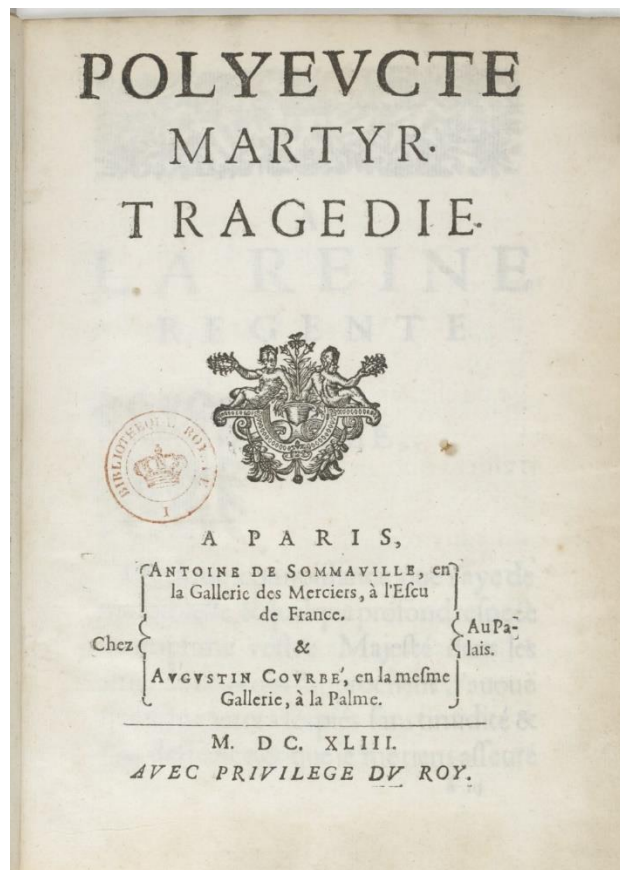


POLYEUCTE

In memoriam

Samedi 23 mars 2024

10h – 12h30



Invités du cercle de lecture : Brigitte JAQUES, metteuse en scène
François REGNAULT, dramaturge
Liliane PICCIOLA, Pdt du Mouvement Corneille
Myriam DUFOUR-MAITRE, Mouvement Corneille.

Dossier préparé par Françoise GOMEZ, pdte de l'Académie Populaire du Théâtre et des Arts du Récit (APTAR).

Edition utilisée : Corneille, *Polyeucte*, édition établie par Georges Couton in Pierre Corneille, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1980, Bibliothèque de La Pléiade, tome 1. Révision à la lumière de l'édition de 1643, avec le conseil de Liliane Picciola.

Site de référence : [Mouvement Corneille](#).

Pierre Corneille

Né à Rouen le 6 juin 1606, mort à Paris le 1er octobre 1684

Œuvres de Pierre Corneille :

1629-30 *Mélite ou les fausses lettres*, comédie, donnée à Paris

1630-31 (?) *Clitandre ou l'Innocence délivrée*, tragi-comédie

1631-32 (?) *La Veuve ou le Traître trahi*, comédie

1632-33 *La Galerie du Palais ou l'Amie rivale*, comédie, et peut-être *La Suivante*, comédie

1633-34 *La Place Royale ou l'Amoureux extravagant*, comédie

1634-35 (date indéterminée) *L'Illusion comique*, comédie

Janvier 1637 *Le Cid*, tragi-comédie

1640 *Horace*

1641 *Cinna ou la Clémence d'Auguste*

1642 *Polyeucte*

1643 *La Mort de Pompée*

1644 *Le menteur*

1644 *Rodogune*

1645 *La Suite du menteur*

1646 *Théodore*

1647 *Héraclius*

1649 *Don Sanche d'Aragon*

1650 *Andromède*

1651 *Nicomède*

Cercle à venir

1651 *Pertharite*

1659 *Œdipe*

1660 *La Toison d'or*

1662 *Sertorius*

1663 *Sophonisbe*

Cercle à venir

1664 *Othon*

1666 *Agésilas*

1667 *Attila*

1670 *Tite et Bérénice*

(Cercle au Théâtre de la Ville le 15 mars 2024)

1672 *Pulchérie*

1674 *Suréna*

Cercle à venir

POLYEUCTE MARTYR

TRAGÉDIE

À LA REINE RÉGENTE.

Madame,

Quelque connaissance que j'ai de ma faiblesse, et quelque profond respect qu'imprime votre majesté dans les âmes qui l'approchent, j'avoue que je me jette à ses pieds sans timidité et sans défiance, et que je me tiens assuré de lui plaire, parce que je suis assuré de lui parler de ce qu'elle aime le mieux. Ce n'est pas qu'une pièce de théâtre que je lui présente, mais qui l'entreiera de Dieu : la dignité de la matière est si haute que l'impuissance de l'artisan ne peut la ravalier, et votre âme royale se plaît trop à cette sorte d'entretien, pour s'offenser des défauts d'un ouvrage ou elle rencontrera les délices de son coeur. C'est par là, MADAME, que j'espère obtenir de Votre Majesté, le pardon du long temps que j'ai attendu à lui rendre cette sorte d'hommage : toutes les fois que j'ai mis sur notre scène des vertus morales ou politiques, j'en ai toujours cru les tableaux trop peu dignes de paraître devant elle, quand j'ai considéré qu'avec quelque soin que je les pusse choisir dans l'Histoire, et quelques ornements dont l'artifice les put enrichir, elle en voyait de plus grands exemples dans elle-même. Pour rendre les choses proportionnées, il fallait aller à la plus haute espèce, et n'entreprendre pas de rien offrir de cette nature à une reine très chrétienne, et qui l'est beaucoup plus encore par ses actions que par son titre, à moins que de lui offrir un portrait des vertus chrétiennes, dont l'amour et la gloire de Dieu formassent ses plus beaux traits, et qui rendit les plaisirs qu'elle y pourra prendre aussi propres à exercer la piété qu'à délasser son esprit. C'est à son extraordinaire et admirable piété, MADAME, que la France est redevable des bénédictions qu'elle voit tomber sur les premières armes de son Roi, les heureux succès qu'elle ont obtenus en sont les rétributions éclatantes, et des coups du Ciel qui répand abondamment sur tout le Royaume les récompenses et les grâces que votre Majesté a méritées. Notre perte semblait infaillible après celle de notre grand Monarque. Toute l'Europe avait déjà pitié de nous, et s'imaginait que nous nous allions précipiter dans une extrême désordre, parce qu'elle nous voyait dans une extrême désolation. Cependant, la prudence et les soins de V. M. les bons conseils qu'elle a pris, les grands courage qu'elle a choisis pour les exécuter, ont agi si puissamment dans tous les besoins de l'État, que cette première année de sa Régence a non seulement égalé les plus glorieuses de l'autre règne, mais a même effacé par la prise de Thionville, le souvenir du malheur qui devant ses murs avait interrompu une si longue suite de victoires. Permettez que je me laisse emporter au ravissement que me donne cette pensée, et que je m'écrie dans ce transport :

*Que vos soins, grand REINE, enfantent de miracles !
Bruxelles et Madrid on sont tous interdits,
Et si note Apollon me les avait prédits,
J'aurais moi-même osé douter de ses oracles.*

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209
CERCLES DE LECTURE – CYCLE CORNEILLE

Polyeucte

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

*Sous vos commandement on force tous obstacles,
On porte l'épouvante aux coeurs les plus hardis,
Et par des coups d'essai nos États agrandis
Des drapeaux ennemis font d'illustres spectacles.*

*La Victoire elle-même accourant à mon Roi,
Et mettant à ses pieds Thionville et Rocroi,
Fait retentir ces vers sur les bords de la Seine.*

*France, attends tout d'un règne ouvert en triomphant,
Puisque tu vois déjà les ordres de ta Reine
Faire un foudre en tes mains des armes d'un enfant.*

Il ne faut point douter que des commencements si merveilleux ne soient soutenus par des progrès encore plus étonnants. Dieu ne laisse point ses ouvrages imparfaits, il les achèvent, MADAME, et rendra non seulement la Régence de V.M. mais encore toute sa vie un enchaînement continu de prospérités. Ce sont les vœux de toute la France, et ce sont ceux que fait avec plus de zèle, MADAME, de votre Majesté, le très humble, très obéissant, et très fidèle serviteur et sujet,

CORNEILLE.

ABRÉGÉ du MARTYRE DE SAINT POLYEUCTE, écrit par Siméon Métaphraste, et rapporté par Surius.

L'ingénieuse tresse des fictions avec la vérité, où consiste le plus beau secret de la poésie, produit d'ordinaire deux sortes d'effets, selon la diversité des esprits qui la voient. Les uns se laissent si bien persuader à cet enchaînement, qu'aussitôt qu'ils ont remarqué quelque enchaînement véritables, ils s'imaginent la même chose des motifs qu'ils ont fait naître ; et des circonstances qui les accompagnent : les autres mieux avertis de notre artifice, soupçonnent sa fausseté pour ce qui n'est pas de leur connaissance, si bien que quand nous traitons quelque Histoire écartée dont ils ne trouvent rien dans leur souvenir, ils l'attribuent toute entière à l'effort de notre imagination, et la prennent pour une aventure de roman.

L'un et l'autre de ces effets seraient dangereux en cette rencontre où il y va de la gloire de Dieu qui se plaît dans celle de ses saints, dont la mort si précieuse devant ses yeux ne doit pas passer pour fabuleuse devant ceux des hommes. Au lieu de sanctifier notre théâtre par sa représentation, nous y profanons la sainteté de leurs souffrances si nous nous persuasions que la crédulité des uns, et la défiance des autres également abusées par ce mélange se méprisent également en la vénération qui leur est due, et que les premiers la rendissent mal à propos à ceux qui ne la méritent pas, cependant que les autres la déniaient à ceux à qui elle appartient.

Saint Polyecte est un martyr, dont, s'il m'est permis de parler ainsi, beaucoup ont plutôt appris le nom à la comédie qu'à l'église. Le *Martyrologue Romain* en fait mention sur le

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209
CERCLES DE LECTURE – CYCLE CORNEILLE

Polyecte

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

13 de février, mais en deux mots, suivant sa coutume ; Baronius dans ses *Annales* n'en dit qu'une ligne, le seul Surius, ou plutôt Mosander qui l'augmente dans les dernières impressions, en rapporte la mort assez au long sur le neuvième de janvier, et j'ai cru qu'il était de mon devoir d'en mettre ici l'abrégé comme il a été à propos d'en rendre la représentation agréable afin que le plaisir put insinuer plus doucement l'utilité et lui servir comme de véhicule pour la porter dans l'âme du peuple : il est juste aussi de lui donner cette lumière pour démêler la vérité d'avec ses ornements, et lui faire reconnaître ce qui lui doit imprimer du respect comme saint, et ce qui le doit seulement divertir comme industriel. Voici donc ce que ce dernier nous apprend.

Polyeucte et Néarque étaient deux cavaliers étroitement liés ensemble d'amitié : ils vivaient l'an 250 sous l'empire de Docius ; leur demeure était dans Mélitene capitale d'Arménie ; leur religion différente, Néarque étant chrétien, et Polyeucte suivant encore la secte des Gentils, mais ayant outre les qualités dignes d'un chrétien, et une grande inclination à le devenir. L'empereur ayant fait publier un édit très rigoureux contre les chrétiens, cette publication donna un grand trouble à Néarque, non pour la crainte des supplices dont il était menacé, mais pour l'appréhension qu'il eut que leur amitié ne souffrit quelque séparation ou refroidissement par cet édit, vu les peines qui y étaient proposées à ceux de sa religion, et les honneurs promis à ceux du parti contraire. Il en conçut un si profond déplaisir que son ami s'en aperçut et l'ayant obligé de lui en dire la cause, il prit de là l'occasion de lui ouvrir son cœur. Ne craignez point, lui dit-il, que l'édit de l'Empereur nous désunisse, j'ai vu cette nuit le Christ que vous adorez, il m'a dépouillé d'une robe sale pour me revêtir d'une autre toute lumineuse, et m'a fait monter sur un cheval ailé pour le suivre. Cette vision m'a résolu entièrement à faire ce qu'il y a longtemps que je médite, le seul nom de chrétien me manque, et vous-même toutes les fois que vous m'avez parlé de votre grand Messie, vous avez pu remarquer que je vous ai toujours écouté avec respect, et quand vous m'avez lu la vie et ses enseignements, j'ai toujours admiré la sainteté de ses actions et de ses discours. Ô Néarque, si je ne me croyais point indigne d'aller à lui sans être initié de ses mystères, et avoir reçu la grâce des sacrements, que vous verriez éclater l'ardeur que j'ai de mourir pour sa gloire et le soutien de ses éternelles vérités. Néarque l'ayant éclairci du scrupule où il était par l'exemple du bon larron qui en un moment mérita le ciel, bien qu'il n'eut pas reçu le baptême, aussitôt notre martyr plein d'une sainte ferveur prend l'édit de l'Empereur, crache dessus et le déchire en morceaux qu'il jette au vent, et voyant des idoles que le peuple portait sur les autels pour les adorer, il les arrache à ceux qui les portaient, les brise contre terre et les foule aux pieds, étonnant tout le monde et son ami même, par la chaleur de ce zèle qu'il n'aurait espéré.

Son beau-père Félix qui avait la commission de l'Empereur pour persécuter les Chrétiens, ayant vu lui-même ce qu'avait fait son gendre, saisi de douleur de voir l'espoir et l'appui de sa famille perdus, tâche d'ébranler sa constance premièrement par de belles paroles, ensuite par des menaces, enfin par des coups qu'il lui a fait donner par ses bourreaux sur tout le visage ; mais n'en n'ayant pu venir à bout, pour dernier effort il lui envoie sa fille Pauline, afin de voir si ses larmes n'auraient point plus de pouvoir sur l'esprit d'un mari, qui n'avaient eu ses artifices et ses rigueurs. Il n'avance rien davantage par là, au contraire voyant que sa fermeté convertissait beaucoup de païens, il le condamne à perdre la tête. Cet arrêt fut exécuté

sur l'heure, et le saint Martyr sans autre baptême que de son sang, s'en alla prendre possession de la gloire que Dieu a promise à ceux qui renonceraient à eux-mêmes pour l'amour de lui.

Voilà en peu de mots ce qu'en dit SURIUS. Le songe de Pauline, l'amour de Sévère, le baptême effectif de Polyeucte, le sacrifice pour la victoire de l'Empereur, la dignité de Félix que je fais gouverneur de l'Arménie, la mort de Néarque, la conversion de Félix et Pauline, sont des inventions et des embellissements du théâtre. La seule victoire de l'Empereur contre les Perses a quelque fondement dans l'Histoire, et sans chercher d'autres auteurs, elle est rapportée par Monsieur Coëffeteau dans son Histoire romaine, mais il ne dit pas, ni qu'il leur imposa tribut, ni qu'il envoya faire des sacrifices de remerciement en Arménie.

Si j'ai ajouté ces incidents, et ces particularités selon l'art ou non, les savants en jugeront, mon but ici n'est pas de leur justifier, mais seulement d'avertir le lecteur de ce qu'il peut en croire.

Acteurs

FÉLIX, sénateur romain, gouverneur d'Arménie.

POLYEUCTE, seigneur arménien, gendre de Félix.

SÉVÈRE, chevalier romain, favori de l'empereur Décie.

NÉARQUE, seigneur arménien, ami de Polyeucte.

PAULINE, fille de Félix et femme de Polyeucte.

STRATONICE, confidente de Pauline.

ALBIN, confident de Félix.

FABIAN, domestique de Sévère.

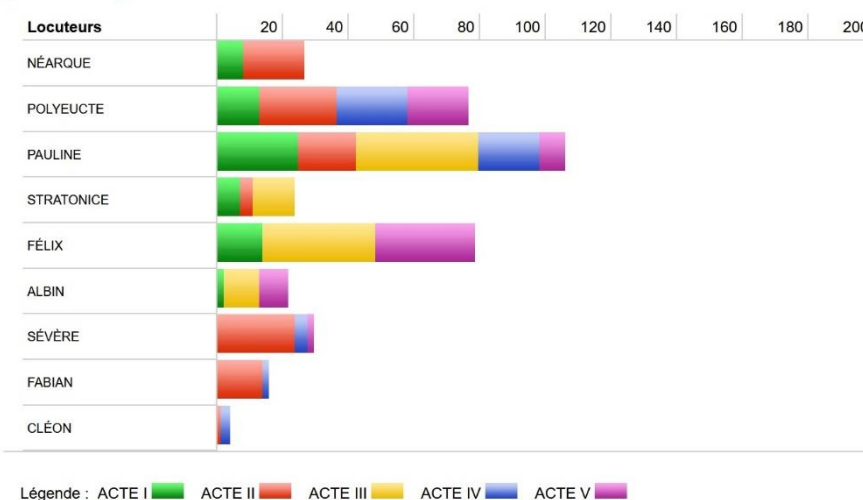
CLÉON, domestique de Félix.

Trois gardes.

La scène est à Mélitène, capitale d'Arménie, dans le palais de Félix.

Tableau issu du site
« Théâtre classique ».

Graphique du nombre de répliques par acte et personnage



PREMIÈRE SÉRIE D'EXTRAITS

Pour ensemble(s) de 5 voix : Néarque, Polyeucte, Pauline, Stratonice, Pauline 2 (scène 3)

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

Polyeucte, Néarque.

[...]

NÉARQUE.

[...]

66 Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine,
Qui regarde en arrière, et douteux en son choix,
Lorsque sa voix l'appelle, écoute une autre voix.

POLYEUCTE.

Pour se donner à lui faut-il n'aimer personne ?

NÉARQUE.

70 Nous pouvons tout aimer : il le souffre, il l'ordonne ;

Mais à vous dire tout, ce seigneur des seigneurs
Veut le premier amour et les premiers honneurs.

Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême,
Il faut ne rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même,

75 Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang,
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.

Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite
Qui vous est nécessaire, et que je vous souhaite !

Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux.

80 Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,

Qu'on croit servir l'état quand on nous persécute,
Qu'aux plus âpres tourments un chrétien est en butte,

Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs ?

POLYEUCTE.

85 Vous ne m'étonnez point : la pitié qui me blesse
Sied bien aux plus grands cœurs, et n'a point de faiblesse.

Sur mes pareils, Néarque, un bel œil est bien fort :
Tel craint de le fâcher qui ne craint pas la mort ;

Et s'il faut affronter les plus cruels supplices,

90 Y trouver des appas, en faire mes délices,

Votre Dieu, que je n'ose encore nommer le mien,
M'en donnera la force en me faisant chrétien.

NÉARQUE.

Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE.

Oui, j'y cours, cher Néarque ;

Je brûle d'en porter la glorieuse marque ;

95 Mais Pauline s'afflige, et ne peut consentir,

Tant ce songe la trouble à me laisser sortir.

NÉARQUE.

Votre retour pour elle en aura plus de charmes ;

Dans une heure au plus tard vous essuierez ses larmes ;

Et l'heur de vous revoir lui semblera plus doux,

100 Plus elle aura pleuré pour un si cher époux.

Allons, on nous attend.

POLYEUCTE.

Apaisez donc sa crainte,

Et calmez la douleur dont son âme est atteinte.

Elle revient.

NÉARQUE.

Fuyez.

POLYEUCTE.

Je ne puis.

NÉARQUE.

Il le faut :

Fuyez un ennemi qui sait votre défaut,

105 Qui le trouve aisément, qui blesse par la vue,

Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue.

SCÈNE II.

Polyeucte, Néarque, Pauline, Stratonice.

POLYEUCTE.

Fuyons, puisqu'il le faut. Adieu, Pauline ; adieu :

Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

PAULINE.

Quel sujet si pressant à sortir vous convie ?

110 Y va-t-il de l'honneur ? Y va-t-il de la vie ?

POLYEUCTE.
Il y va de bien plus.

PAULINE.
Quel est donc ce secret ?

POLYEUCTE.
Vous le saurez un jour : je vous quitte à regret ;
Mais enfin il le faut.

PAULINE.
Vous m'aimez ?

POLYEUCTE.
Je vous aime,
Le ciel m'en soit témoin, cent fois plus que moi-même ;
115 Mais...

PAULINE.
Mais mon déplaisir ne vous peut émouvoir !
Vous avez des secrets que je ne puis savoir !
Quelle preuve d'amour ! Au nom de l'hyménée,
Donnez à mes soupirs cette seule journée.

POLYEUCTE.
Un songe vous fait peur !

PAULINE.
Ses présages sont vains,
120 Je le sais ; mais enfin je vous aime, et je crains.

POLYEUCTE.
Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence.
Adieu : vos pleurs sur moi prennent trop de puissance ;
Je sens déjà mon cœur prêt à se révolter,
Et ce n'est qu'en fuyant que j'y puis résister.

SCÈNE III.

Pauline, Stratonice.

PAULINE.

125 Va, néglige mes pleurs, cours, et te précipite
Au-devant de la mort que les dieux m'ont prédite ;
Suis cet agent fatal de tes mauvais destins,
Qui peut-être te livre aux mains des assassins.
Tu vois, ma Stratonice, en quel siècle nous sommes :
130 Voilà notre pouvoir sur les esprits des hommes ;
Voilà ce qui nous reste, et l'ordinaire effet
De l'amour qu'on nous offre, et des vœux qu'on nous fait.
Tant qu'ils ne sont qu'amants, nous sommes souveraines,
Et jusqu'à la conquête ils nous traitent de reines ;
135 Mais après l'hyménée ils sont rois à leur tour.
[...]

STRATONICE.

À raconter ses maux souvent on les soulage.

PAULINE.

Écoute ; mais il faut te dire davantage,
Et que pour mieux comprendre un si triste discours,
Tu saches ma faiblesse et mes autres amours.
[...]
Dans Rome, où je naquis, ce malheureux visage
170 D'un chevalier romain captiva le courage ;
Il s'appelait Sévère : excuse les soupirs
Qu'arrache encore un nom trop cher à mes désirs.

STRATONICE.

Est-ce lui qui naguère aux dépens de sa vie
Sauva des ennemis votre empereur Décie,
175 Qui leur tira mourant la victoire des mains,
Et fit tourner le sort des Perses aux Romains ?
Lui qu'entre tant de morts immolés à son maître,
On ne put rencontrer, ou du moins reconnaître ;
À qui Décie enfin, pour des exploits si beaux,
180 Fit si pompeusement dresser de vains tombeaux ?

PAULINE.

Hélas ! C'était lui-même, et jamais notre Rome

N'a produit plus grand cœur, ni vu plus honnête homme.
Puisque tu le connais, je ne t'en dirai rien.
Je l'aimai, Stratonice : il le méritait bien ;
185 Mais que sert le mérite où manque la fortune ?
L'un était grand en lui, l'autre faible et commune ;
Trop invincible obstacle, et dont trop rarement
Triomphe auprès d'un père un vertueux amant !

STRATONICE.

La digne occasion d'une rare constance !

PAULINE.

190 Dis plutôt d'une indigne et folle résistance.
Quelque fruit qu'une fille en puisse recueillir,
Ce n'est une vertu que pour qui veut faillir.
Parmi ce grand amour que j'avais pour Sévère,
J'attendais un époux de la main de mon père,
195 Toujours prête à le prendre ; et jamais ma raison
N'avoua de mes yeux l'aimable trahison.
Il possédait mon cœur, mes désirs, ma pensée ;
Je ne lui cachais point combien j'étais blessée :
Nous soupirions ensemble, et pleurions nos malheurs ;
200 Mais au lieu d'espérance, il n'avait que des pleurs ;
Et malgré des soupirs si doux, si favorables,
Mon père et mon devoir étaient inexorables.
Enfin je quittai Rome et ce parfait amant,
Pour suivre ici mon père en son gouvernement ;
205 Et lui, désespéré, s'en alla dans l'armée
Chercher d'un beau trépas l'illustre renommée.
Le reste, tu le sais : mon abord en ces lieux
Me fit voir Polyeucte, et je plus à ses yeux ;
Et comme il est ici le chef de la noblesse,
210 Mon père fut ravi qu'il me prît pour maîtresse,
Et par son alliance il se crut assuré
D'être plus redoutable et plus considéré :
Il approuva sa flamme, et conclut l'hyménée ;
Et moi, comme à son lit je me vis destinée,
215 Je donnai par devoir à son affection
Tout ce que l'autre avait par inclination.
Si tu peux en douter, juge-le par la crainte
Dont en ce triste jour tu me vois l'âme atteinte.

STRATONICE.

Elle fait assez voir à quel point vous l'aimez.

220 Mais quel songe, après tout, tient vos sens alarmés ?

PAULINE.

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévère,

La vengeance à la main, l'œil ardent de colère :

Il n'était point couvert de ces tristes lambeaux

Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux ;

225 Il n'était point percé de ces coups pleins de gloire

Qui retranchant sa vie, assurent sa mémoire ;

Il semblait triomphant, et tel que sur son char

Victorieux dans Rome entre notre César.

Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue :

230 « porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due,

Ingrate, m'a-t-il dit ; et ce jour expiré,

Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré. »

À ces mots, j'ai frémi, mon âme s'est troublée ;

Ensuite des chrétiens une impie assemblée,

235 Pour avancer l'effet de ce discours fatal,

A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.

Soudain à son secours j'ai réclamé mon père ;

Hélas ! C'est de tout point ce qui me désespère,

J'ai vu mon père même, un poignard à la main,

240 Entrer le bras levé pour lui percer le sein :

Là ma douleur trop forte a brouillé ces images ;

Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages.

Je ne sais ni comment ni quand ils l'ont tué,

Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué :

245 Voilà quel est mon songe.

DEUXIÈME SÉRIE D'EXTRAITS

Pour ensemble(s) de 3 voix : Fabian, Pauline, Sévère

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Sévère, Fabian.

[...]

FABIAN.

Oui, je vais l'assurer qu'en ce malheur extrême

Vous êtes assez fort pour vous vaincre vous-même.

455 Elle a craint comme moi ces premiers mouvements

Qu'une perte imprévue arrache aux vrais amants,

Et dont la violence excite assez de trouble,

Sans que l'objet présent l'irrite et le redouble.

SÉVÈRE.

Fabian, je la vois.

FABIAN.

Seigneur, souvenez-vous...

SÉVÈRE.

460 Hélas ! Elle aime un autre, un autre est son époux.

SCÈNE II.

Sévère, Pauline, Stratonice, Fabian.

PAULINE.

Oui, je l'aime, Sévère, et n'en fais point d'excuse ;

Que tout autre que moi vous flatte et vous abuse,

Pauline a l'âme noble, et parle à cœur ouvert :

Le bruit de votre mort n'est point ce qui vous perd.

465 Si le ciel en mon choix eût mis mon hyménée,

À vos seules vertus je me serais donnée,

Et toute la rigueur de votre premier sort

Contre votre mérite eût fait un vain effort.

Je découvrais en vous d'assez illustres marques

470 Pour vous préférer même aux plus heureux monarques ;

Mais puisque mon devoir m'imposait d'autres lois,

De quelque amant pour moi que mon père eût fait choix,

Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne

Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne,

475 Quand je vous aurais vu, quand je l'aurais haï,

J'en aurais soupiré, mais j'aurais obéi,
Et sur mes passions ma raison souveraine
Eût blâmé mes soupirs et dissipé ma haine.[...]

SÉVÈRE.

Ah ! Pauline, excusez une aveugle douleur,
Qui ne connaît plus rien que l'excès du malheur :
525 Je nommais inconstance, et prenais pour un crime
De ce juste devoir l'effort le plus sublime.
De grâce, montrez moins à mes sens désolés
La grandeur de ma perte et ce que vous valez ;
Et cachant par pitié cette vertu si rare,
530 Qui redouble mes feux lorsqu'elle nous sépare,
Faites voir des défauts qui puissent à leur tour
Affaiblir ma douleur avec mon amour.

PAULINE.

Hélas ! Cette vertu, quoique enfin invincible,
Ne laisse que trop voir une âme trop sensible.
535 Ces pleurs en sont témoins, et ces lâches soupirs
Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs :
Trop rigoureux effets d'une aimable présence
Contre qui mon devoir a trop peu de défense !
Mais si vous estimez ce vertueux devoir,
540 Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir.
Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte ;
Épargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte ;
Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens,
Qui ne font qu'irriter vos tourments et les miens.

SÉVÈRE.

545 Que je me prive ainsi du seul bien qui me reste !

PAULINE.

Sauvez-vous d'une vue à tous les deux funeste.

SÉVÈRE.

Quel prix de mon amour ! Quel fruit de mes travaux !

PAULINE.

C'est le remède seul qui peut guérir nos maux.

SÉVÈRE.

Je veux mourir des miens : aimez-en la mémoire.

PAULINE.

550 Je veux guérir des miens : ils souilleraient ma gloire.

SÉVÈRE.

Ah ! Puisque votre gloire en prononce l'arrêt,
Il faut que ma douleur cède à son intérêt.
Est-il rien que sur moi cette gloire n'obtienne ?
Elle me rend les soins que je dois à la mienne.

555 Adieu : je vais chercher au milieu des combats
Cette immortalité que donne un beau trépas,
Et remplir dignement, par une mort pompeuse,
De mes premiers exploits l'attente avantageuse,
Si toutefois, après ce coup mortel du sort,
560 J'ai de la vie assez pour chercher une mort.

PAULINE.

Et moi, dont votre vue augmente le supplice,
Je l'éviterai même en votre sacrifice ;
Et seule dans ma chambre enfermant mes regrets,
Je vais pour vous aux dieux faire des vœux secrets.

SÉVÈRE.

565 Puisse le juste ciel, content de ma ruine,
Comblé d'heur et de jours Polyeucte et Pauline !

PAULINE.

Puisse trouver Sévère, après tant de malheur,
Une félicité digne de sa valeur !

SÉVÈRE.

Il la trouvait en vous.

PAULINE.

Je dépendais d'un père.

SÉVÈRE.

570 Ô devoir qui me perd et qui me désespère !
Adieu, trop vertueux objet, et trop charmant.

PAULINE.

Adieu, trop malheureux et trop parfait amant.

TROISIÈME SÉRIE D'EXTRAITS

Pour ensemble(s) de 2 voix : Néarque, Polyeucte

ACTE II

SCÈNE VI.

Polyeucte, Néarque.

NÉARQUE.

Où pensez-vous aller ?

POLYEUCTE.

Au temple, où l'on m'appelle.

NÉARQUE.

Quoi ? Vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle !

Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien ?

POLYEUCTE.

640 Vous par qui je le suis, vous en souvient-il bien ?

NÉARQUE.

J'abhorre les faux dieux.

POLYEUCTE.

Et moi, je les déteste.

NÉARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le tiens funeste.

NÉARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE.

Je les veux renverser,

Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser.

645 Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes

Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes :

C'est l'attente du ciel, il nous la faut remplir ;

Je viens de le promettre, et je vais l'accomplir.

Je rends grâce au dieu que tu m'as fait connaître

650 De cette occasion qu'il a sitôt fait naître,

Où déjà sa bonté, prête à me couronner,

Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

NÉARQUE.

Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère.

POLYEUCTE.

On n'en peut avoir trop pour le dieu qu'on révère.

NÉARQUE.

670 [...] Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe :

Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NÉARQUE.

Vous voulez donc mourir ?

POLYEUCTE.

Vous aimez donc à vivre ?

NÉARQUE.

Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre :

675 Sous l'horreur des tourments je crains de succomber.

POLYEUCTE.

Qui marche assurément n'a point peur de tomber :

Dieu fait part, au besoin, de sa force infinie.

Qui craint de le nier, dans son âme le nie :

Il croit le pouvoir faire, et doute de sa foi.

NÉARQUE.

680 Qui n'appréhende rien présume trop de soi.

POLYEUCTE.

J'attends tout de sa grâce, et rien de ma faiblesse.

Mais loin de me presser, il faut que je vous presse !

D'où vient cette froideur ?

NÉARQUE.

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE.

Il s'est offert pourtant : suivons ce saint effort ;

685 Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles.

Il faut (je me souviens encore de vos paroles)

Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang,

Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Hélas ! Qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
690 Que vous me souhaitiez, et que je vous souhaite ?
S'il vous en reste encore, n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand'peine chrétien, j'en montre plus que vous ?

NÉARQUE.

Vous sortez du baptême, et ce qui vous anime,
C'est sa grâce qu'en vous n'affaiblit aucun crime ;
695 Comme encore toute entière, elle agit pleinement,
Et tout semble possible à son feu véhément ;
Mais cette même grâce, en moi diminuée,
Et par mille péchés sans cesse exténuée,
Agit aux grands effets avec tant de langueur,
700 Que tout semble impossible à son peu de vigueur.
Cette indigne mollesse et ces lâches défenses
Sont des punitions qu'attirent mes offenses ;
Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,
Me donne votre exemple à me fortifier.
705 Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes ;
Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir,
Comme vous me donnez celui de vous offrir.

POLYEUCTE.

À cet heureux transport que le ciel vous envoie,
710 Je reconnais Néarque, et j'en pleure de joie.
Ne perdons plus de temps : le sacrifice est prêt ;
Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt ;
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule ;
715 Allons en éclairer l'aveuglement fatal ;
Allons briser ces dieux de pierre et de métal :
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste ;
Faisons triompher Dieu : qu'il dispose du reste !

NÉARQUE.

Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous,
720 Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous.

QUATRIÈME SÉRIE D'EXTRAITS

Pour ensemble(s) de 5 voix : Félix, Albin, Polyeucte, Pauline, Polyeucte 2 (scène 4)

ACTE III

SCÈNE V.

Félix, Albin.

FÉLIX.

Albin, comme est-il mort ?

ALBIN.

En brutal, en impie,
En bravant les tourments, en dédaignant la vie,
995 Sans regret, sans murmure, et sans étonnement,
Dans l'obstination et l'endurcissement,
Comme un chrétien enfin, le blasphème à la bouche.

FÉLIX.

Et l'autre ?

ALBIN.

Je l'ai dit déjà, rien ne le touche.
Loin d'en être abattu, son cœur en est plus haut ;
1000 On l'a violenté pour quitter l'échafaud.
Il est dans la prison où je l'ai vu conduire ;
Mais vous êtes bien loin encore de le réduire.

FÉLIX.

Que je suis malheureux !

ALBIN.

Tout le monde vous plaint. [...]

FÉLIX.

[...] Te dirai-je un penser indigne, bas et lâche ?
1050 Je l'étouffe, il renaît ; il me flatte, et me fâche :
L'ambition toujours me le vient présenter,
Et tout ce que je puis, c'est de le détester.
Polyeucte est ici l'appui de ma famille ;
Mais si, par son trépas, l'autre épousait ma fille,
1055 J'acquerrais bien par là de plus puissants appuis,
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis.
Mon cœur en prend par force une maligne joie ;
Mais que plutôt le ciel à tes yeux me foudroie,
Qu'à des pensers si bas je puisse consentir,

1060 Que jusque-là ma gloire ose se démentir.

ALBIN.

Votre cœur est trop bon, et votre âme trop haute.
Mais vous résolvez-vous à punir cette faute ?

FÉLIX.

Je vais dans la prison faire tout mon effort
À vaincre cet esprit par l'effroi de la mort ;
1065 Et nous verrons après ce que pourra Pauline.

ALBIN.

Que ferez-vous enfin, si toujours il s'obstine ?

FÉLIX.

Ne me presse point tant : dans un tel déplaisir
Je ne puis que résoudre, et ne sais que choisir.

ALBIN.

Je dois vous avertir, en serviteur fidèle,
1070 Qu'en sa faveur déjà la ville se rebelle,
Et ne peut voir passer par la rigueur des lois
Sa dernière espérance et le sang de ses rois.
Je tiens sa prison même assez mal assurée :
J'ai laissé tout autour une troupe éplorée ;
1075 Je crains qu'on ne la force.

FÉLIX.

Il faut donc l'en tirer,
Et l'amener ici pour nous en assurer.

ALBIN.

Tirez-l'en donc vous-même, et d'un espoir de grâce
Apaisez la fureur de cette populace.

FÉLIX.

Allons, et s'il persiste à demeurer chrétien,
1080 Nous en disposerons sans qu'elle en sache rien.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Polyeucte, Cléon, trois autres gardes.

POLYEUCTE.

Gardes, que me veut-on ?

CLÉON.

Pauline vous demande.

POLYEUCTE.

Ô présence, ô combat que surtout j'appréhende !

Félix, dans la prison j'ai triomphé de toi,

J'ai ri de ta menace, et t'ai vu sans effroi :

1085 Tu prends pour t'en venger de plus puissantes armes ;

Je craignais beaucoup moins tes bourreaux que ses larmes.

[...]

SCÈNE II. Polyeucte.

POLYEUCTE.

Les gardes se retirent aux coins du théâtre.

1105 Source délicieuse, en misères féconde,

Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés ?

Honteux attachements de la chair et du monde,

Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés ?

Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre :

1110 Toute votre félicité,

Sujette à l'instabilité,

En moins de rien tombe par terre ;

Et comme elle a l'éclat du verre,

Elle en a la fragilité.

[...]

1155 C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre,

Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre.

Je la vois ; mais mon cœur, d'un saint zèle enflammé,

N'en goûte plus l'appas dont il était charmé ;

Et mes yeux, éclairés des célestes lumières,

1160 Ne trouvent plus aux siens leurs grâces coutumières.

SCÈNE III.

Polyeucte, Pauline, Gardes.

POLYEUCTE.

Madame, quel dessein vous fait me demander ?

Est-ce pour me combattre, ou pour me seconder ?
Cet effort généreux de votre amour parfaite
Vient-il à mon secours, vient-il à ma défaite ?
1165 Apportez-vous ici la haine, ou l'amitié,
Comme mon ennemie, ou ma chère moitié ?

PAULINE.

Vous n'avez point ici d'ennemi que vous-même :
Seul vous vous haïssez, lorsque chacun vous aime ;
Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé :
1170 Ne veuillez pas vous perdre, et vous êtes sauvé.
À quelque extrémité que votre crime passe,
Vous êtes innocent si vous vous faites grâce.

[...]

POLYEUCTE.

[...] Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne ;
Mais je la dois bien plus au dieu qui me la donne :
Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son dieu, quelle sera la mort !

PAULINE.

1215 Quel dieu !

POLYEUCTE.

 Tout beau, Pauline : il entend vos paroles,
Et ce n'est pas un dieu comme vos dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissants, mutilés,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez :
C'est le dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre ;
1220 Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'âme, et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien !

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laissez partir Sévère,
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE.

1225 Les bontés de mon dieu sont bien plus à chérir :

Il m'ôte des périls que j'aurais pu courir,
Et sans me laisser lieu de tourner en arrière,
Sa faveur me couronne entrant dans la carrière ;
Du premier coup de vent il me conduit au port,
1230 Et sortant du baptême, il m'envoie à la mort.
Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie !
Mais que sert de parler de ces trésors cachés
À des esprits que Dieu n'a pas encore touchés ?

PAULINE.

1235 Cruel, car il est temps que ma douleur éclate,
Et qu'un juste reproche accable une âme ingrate,
Est-ce là ce beau feu ? Sont-ce là tes serments ?
Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments ?
Je ne te parlais point de l'état déplorable
1240 Où ta mort va laisser ta femme inconsolable ;
Je croyais que l'amour t'en parlerait assez,
Et je ne voulais pas de sentiments forcés ;
Mais cette amour si ferme et si bien méritée
Que tu m'avais promise, et que je t'ai portée,
1245 Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
Te peut-elle arracher une larme, un soupir ?
Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie ;
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie ;
Et ton cœur, insensible à ces tristes appas,
1250 Se figure un bonheur où je ne serai pas !
C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée ?
Je te suis odieuse après m'être donnée !

POLYEUCTE.

Hélas !

PAULINE.

Que cet hélas a de peine à sortir !
Encore s'il commençait un heureux repentir,
1255 Que tout forcé qu'il est, j'y trouverais de charmes !
Mais courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verse, et plût à Dieu qu'à force d'en verser
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer !

Le déplorable état où je vous abandonne
1260 Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne ;
Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs ;
Mais si, dans ce séjour de gloire et de lumière,
Ce dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière,
1265 S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne ;
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne :
Avec trop de mérite il vous plut la former,
1270 Pour ne vous pas connaître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux ? Qu'oses-tu souhaiter ?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.

PAULINE.

Que plutôt...

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense :
Ce dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encore venu ;
Il viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère, et m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Beaucoup moins que mon dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire ?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

1285 Imaginations !

POLYEUCTE.

Célestes vérités !

PAULINE.

Étrange aveuglement !

POLYEUCTE.

Éternelles clartés !

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline !

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine !

PAULINE.

Va, cruel, va mourir : tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

1290 Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix.

PAULINE.

Oui, je t'y vais laisser ; ne t'en mets plus en peine ;

Je vais...

SCÈNE IV.

Polyeucte, Pauline, Sévère, Fabian, Gardes.

PAULINE.

Mais quel dessein en ce lieu vous amène,
Sévère ? Aurait-on cru qu'un cœur si généreux
Pût venir jusqu'ici braver un malheureux ?

POLYEUCTE.

1295 Vous traitez mal, Pauline, un si rare mérite :

À ma seule prière il rend cette visite.
Je vous ai fait, seigneur, une incivilité,
Que vous pardonneriez à ma captivité.
Possesseur d'un trésor dont je n'étais pas digne,
1300 Souffrez avant ma mort que je vous le résigne,
Et laisse la vertu la plus rare à nos yeux
Qu'une femme jamais pût recevoir des cieux
Aux mains du plus vaillant et du plus honnête homme
Qu'ait adoré la terre et qu'ait vu naître Rome.
1305 Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous ;
Ne la refusez pas de la main d'un époux :
S'il vous a désunis, sa mort vous va rejoindre.
Qu'un feu jadis si beau n'en devienne pas moindre :
Rendez-lui votre cœur, et recevez sa foi ;
1310 Vivez heureux ensemble, et mourez comme moi ;
C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte désire.
Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.
Allons, gardes, c'est fait.



Aurore Paris (Pauline) et Bertrand Suarez-Pazos (Sévère) dans *Polyeucte*. Cosimo MircoMagliocca

EXAMEN

Ce martyr est rapporté par Surius sur le neuvième de janvier. Polyeucte vivait en l'année 250 sous l'empereur Décius ; il était arménien, ami de Néarque et gendre de Félix, qui avait la commission⁵ de l'Empereur pour faire exécuter ses édits contre les chrétiens. Cet ami l'ayant résolu à se faire chrétien, il déchira ces édits qu'on publiait, arracha les idoles des mains de ceux qui les portaient sur les autels pour les adorer, les brisa contre terre, résista aux larmes de sa femme Pauline, que Félix employa auprès de lui pour le ramener à leur culte, et perdit la vie par l'ordre de son beau-père, sans autre baptême que celui de son sang. Voilà ce que m'a prêté l'Histoire ; le reste est de mon invention.

Pour donner plus de dignité à l'action, j'ai fait Félix gouverneur d'Arménie, et ai pratiqué un sacrifice public afin de rendre l'occasion plus illustre, et donner un prétexte à Sévère de venir en cette province sans faire éclater son amour, avant qu'il en eût l'aveu de Pauline. Ceux qui veulent arrêter nos héros dans une médiocre bonté, où quelques interprètes d'Aristote bornent leur vertu, ne trouveront pas ici leur compte, puisque celle de Polyeucte va jusqu'à la sainteté et n'a aucun mélange de faiblesse. J'en ai déjà parlé ailleurs, et pour confirmer ce que j'en ai dit par quelques autorités, j'ajouterai ici que Minturnus dans son *Traité du poète* agite cette question, « si la Passion de Jésus-Christ et les Martyres des saints doivent être exclus du théâtre, à cause qu'ils passent cette médiocre bonté », et résout en ma faveur. Le célèbre Heinsius, qui non seulement a traduit la *Poétique* de notre philosophe, mais a fait un *Traité de la constitution de la tragédie* selon sa pensée, nous en a donné une sur le martyr des Innocents. L'illustre Grotius a mis sur la scène la Passion même de Jésus-Christ et l'histoire de Joseph, et le savant Buchanan a fait la même chose de celle de Jephté et de la mort de saint Jean-Baptiste. C'est sur ces exemples que j'ai hasardé ce poème, où je me suis donné des licences qu'ils n'ont pas prises, de changer l'Histoire en quelque chose et d'y mêler des épisodes d'invention. Aussi m'était-il plus permis sur cette matière qu'à eux sur celle qu'ils ont choisie. **Nous ne devons qu'une croyance pieuse à la vie des saints, et nous avons le même droit sur ce que nous en tirons pour le porter sur le théâtre que sur ce que nous empruntons des autres histoires. Mais nous devons une foi chrétienne et indispensable à tout ce qui est dans la Bible, qui ne nous laisse aucune liberté d'y rien changer.** J'estime toutefois qu'il ne nous est pas défendu d'y ajouter quelque chose, pourvu qu'il ne détruise rien de ces vérités dictées par le Saint-Esprit. Buchanan ni Grotius ne l'ont pas fait dans leurs poèmes, mais aussi ne les ont-ils pas rendus assez fournis pour notre théâtre, et ne s'y sont proposé pour exemple que la constitution la plus simple des Anciens. Heinsius a plus osé qu'eux dans celui que j'ai nommé. Les anges qui bercent l'Enfant Jésus et l'ombre de Marianne avec les Furies qui agitent l'esprit d'Hérode sont des agréments qu'il n'a pas trouvés dans l'Évangile. Je crois même qu'on en peut supprimer quelque chose quand il y a apparence qu'il ne plairait pas sur le théâtre, pourvu qu'on ne mette rien en la place ; car alors ce serait changer l'Histoire, ce que le respect que nous devons à l'Écriture ne permet point. Si j'avais à y exposer celle de David et Bethsabée, je ne décrirais pas comme il en devint amoureux en la voyant se baigner dans une fontaine, de peur que cette image de nudité ne fit une impression trop chatouilleuse dans l'esprit de l'auditeur, mais je me

contenterais de le peindre avec de l'amour pour elle, sans parler aucunement de quelle manière cet amour se serait emparé de son cœur.

Je reviens à *Polyeucte*, dont le succès a été très heureux. Le style n'en est pas si fort ni si majestueux que celui de *Cinna* et de *Pompée* ; mais il a quelque chose de plus touchant, et les tendresses de l'amour humain y font un si agréable mélange avec la fermeté du divin que sa représentation a satisfait tout ensemble les dévots et les gens du monde. À mon gré, je n'ai point fait de pièce où l'ordre du théâtre²⁸ soit plus beau et l'enchaînement des scènes mieux ménagé. L'unité d'action et celles de jour et de lieu y ont leur justesse, et les scrupules qui peuvent naître touchant ces deux dernières se dissiperont aisément, pour peu qu'on me veuille prêter de cette faveur que l'auditeur nous doit toujours, quand l'occasion s'en offre, en reconnaissance de la peine que nous avons prise à le divertir.

Il est hors de doute que si nous appliquons ce poème à nos coutumes, le sacrifice se fait trop tôt après la venue de Sévère, et cette précipitation sortira du vraisemblable par la nécessité d'obéir à la règle. Quand le Roi envoie ses ordres dans les villes, pour y faire rendre des actions de grâce pour ses victoires ou pour d'autres bénédictions qu'il reçoit du Ciel, on ne les exécute pas dès le jour même, mais aussi il faut du temps pour assembler le clergé, les magistrats et les corps de ville, et c'est ce qui en fait différer l'exécution. Nos acteurs n'y avaient ici aucune de ces assemblées à faire.

Il suffisait de la présence de Sévère et de Félix, et du ministère du grand prêtre, et ainsi nous n'avons eu aucun besoin de remettre ce sacrifice en un autre jour. D'ailleurs, comme Félix craignait ce favori, qu'il croyait irrité du mariage de sa fille, il était bien aise de lui donner le moins d'occasion de tarder qu'il lui était possible, et de tâcher durant son peu de séjour à gagner son esprit par une prompte complaisance, et montrer tout ensemble une impatience d'obéir aux volontés de l'Empereur.

L'autre scrupule regarde l'unité de lieu qui est assez exacte, puisque tout s'y passe dans une salle ou antichambre commune aux appartements de Félix et de sa fille. Il semble que la bienséance y soit un peu forcée pour conserver cette unité au second acte, en ce que Pauline vient jusque dans cette antichambre pour trouver Sévère, dont elle devrait attendre la visite dans son cabinet. À quoi je réponds qu'elle a eu deux raisons de venir au-devant de lui. L'une, pour faire plus d'honneur à un homme dont son père redoutait l'indignation, et qu'il lui avait commandé d'adoucir en sa faveur. L'autre, pour rompre plus aisément la conversation avec lui en se retirant dans ce cabinet s'il ne voulait pas la quitter à sa prière, et se délivrer par cette retraite d'un entretien dangereux pour elle ; ce qu'elle n'eût pu faire si elle eût reçu sa visite dans son appartement.

Sa confiance avec Stratonice, touchant l'amour qu'elle avait eu pour ce cavalier, me fait faire une réflexion sur le temps qu'elle prend pour cela. Il s'en fait beaucoup sur nos théâtres, d'affections qui ont déjà duré deux ou trois ans, dont on attend à révéler le secret justement au jour de l'action qui se représente, et non seulement sans aucune raison de choisir

ce jour-là plutôt qu'un autre pour le déclarer, mais lors même que vraisemblablement on s'en est dû ouvrir³⁷ beaucoup auparavant avec la personne à qui on en fait confiance. Ce sont choses dont il faut instruire le spectateur en les apprenant à un des acteurs, mais il faut prendre garde avec soin que celui à qui on les apprend ait eu lieu de les ignorer jusque-là aussi bien que le spectateur, et que quelque occasion tirée du sujet oblige celui qui les récite à rompre enfin un silence qu'il a gardé si longtemps. L'Infante dans *Le Cid* avoue à Léonor l'amour secret qu'elle a pour lui, et l'aurait pu faire un an ou six mois plus tôt. Cléopâtre dans *Pompée* ne prend pas des mesures plus justes avec Charmion. Elle lui conte la passion de César pour elle, et comme

*Chaque jour ses courriers
Lui portent en tribut ses vœux et ses lauriers*³⁹.

Cependant, comme il ne paraît personne avec qui elle ait plus d'ouverture de cœur qu'avec cette Charmion, il y a grande apparence que c'était elle-même dont elle se servait pour introduire ces courriers, et qu'ainsi elle devait savoir déjà tout ce commerce entre César et sa maîtresse. Du moins il fallait marquer quelque raison qui l'eût laissée ignorer jusque-là tout ce qu'elle lui apprend, et de quel autre ministère cette princesse s'était servie pour recevoir ses courriers. Il n'en va pas de même ici. Pauline ne s'ouvre⁴⁰ avec Stratonice que pour lui faire entendre le songe qui la trouble, et les sujets qu'elle a de s'en alarmer. Et comme elle n'a fait ce songe que la nuit d'auparavant, et qu'elle ne lui eût jamais révélé son secret sans cette occasion qui l'y oblige, on peut dire qu'elle n'a point eu lieu de lui faire cette confiance plus tôt qu'elle ne la fait.

Je n'ai point fait de narration de la mort de Polyeucte, parce que je n'avais personne pour la faire ni pour l'écouter que des païens, qui ne la pouvaient ni écouter ni faire que comme ils avaient fait et écouté celle de Néarque, ce qui aurait été une répétition et marque de stérilité, et en outre n'aurait pas répondu à la dignité de l'action principale qui est terminée par là. Ainsi j'ai mieux aimé la faire connaître par un saint emportement de Pauline que cette mort a convertie, que par un récit qui n'eût point eu de grâce dans une bouche indigne de le faire⁴¹. Félix son père se convertit après elle et ces deux conversions, quoique miraculeuses, sont si ordinaires dans les martyres, qu'elles ne sortent point de la vraisemblance, parce qu'elles ne sont pas de ces événements rares et singuliers⁴² qu'on ne peut tirer en exemple, et elles servent à remettre le calme dans les esprits de Félix, de Sévère et de Pauline, que sans cela j'aurais bien de la peine à retirer du Théâtre dans un état qui rendît la pièce complète, en ne laissant rien à souhaiter à la curiosité de l'auditeur.





« **Les martyrs soit dit en passant, furent un grand malheur dans l'histoire : il séduisirent...** Déduire comme font tous les idiots (...) qu'une cause pour laquelle un homme accepte la mort (ou même, comme le premier christianisme, qui provoque des épidémies d'envie de mort) doit bien avoir quelque chose pour elle, fut un frein inouï pour l'examen, pour l'esprit d'examen et la prudence. Les martyrs portèrent atteinte à la vérité. [...] Ils tracèrent sur le chemin qu'ils suivaient des signes de sang, et leur folie enseignait que la vérité se prouve avec du sang. Mais le sang est le plus mauvais témoin de la vérité. »

NIETZSCHE, *L'Antéchrist*, § 53.

Citation figurant au programme de la mise en scène de Brigitte Jaques, 2016

Voir bande-annonce de la mise en scène : <https://www.theatre-contemporain.net/spectacles/Polyeucte/>

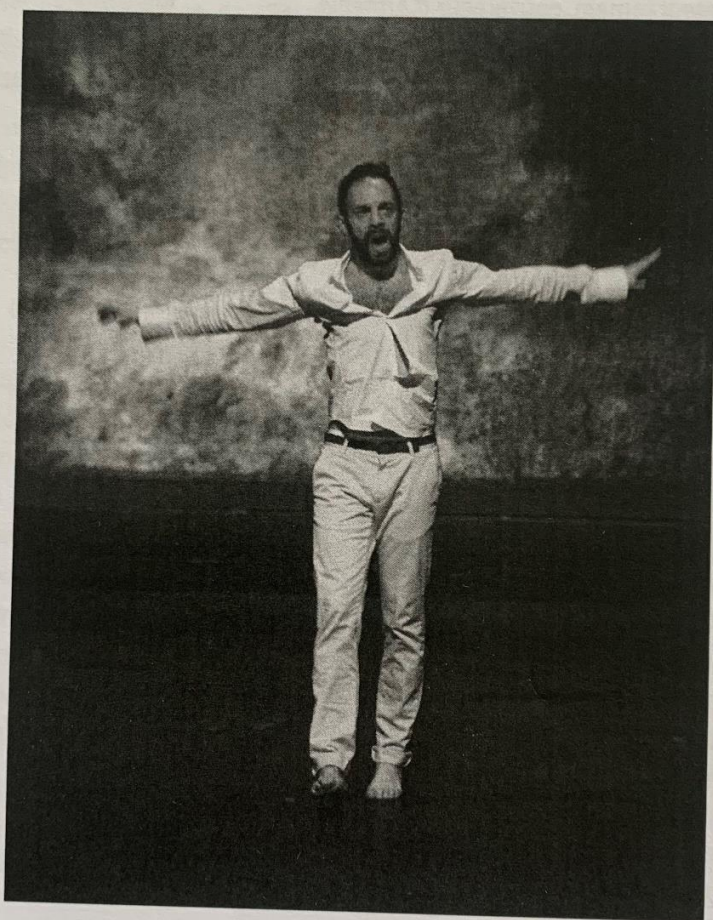
Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209
CERCLES DE LECTURE – CYCLE CORNEILLE

Polyeucte

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

POLYEUCTE

Corneille / Brigitte Jaques-Wajeman



67

LA PASSERELLE

SCÈNE NATIONALE DE SAINT-BRIEUC

☎ 02 96 68 18 40 🌐 www.lapasserelle.info 🏠 Place de La Résistance, Saint-Brieuc

Mar
18
OCT

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209

CERCLES DE LECTURE – CYCLE CORNEILLE

Polyeucte

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

POLYEUCTE de Corneille

Mise en scène : **Brigitte Jaques-Wajeman**

Avec :

Polyeucte, seigneur d'Arménie, gendre de Félix

Néarque, seigneur d'Arménie, ami de Polyeucte

Pauline, fille de Félix, femme de Polyeucte

Stratonice, confidente de Pauline

Félix, sénateur romain, gouverneur d'Arménie

Albin, conseiller de Félix/ Fabian, Domestique de Sévère

Sévère, chevalier romain, favori de l'Empereur

Clément Bresson

Pascal Bekkar

Aurore Paris

Pauline Bolcatto

Marc Siemiatycki

Timothée Lepeltier

Bertrand Suarez-Pazos

Mise en scène : **Brigitte Jaques-Wajeman**

Conseillers artistiques : **François Regnault & Clément Camar-Mercier**

Scénographie et Costumes : **Emmanuel Peduzzi**

Lumière : **Nicolas Faucheux**

Création son : **Stéphanie Gibert**

Accessoires : **Franck Lagaroje**

Maquillages et coiffures : **Catherine Saint-Sever**

Chorégraphie : **Sophie Mayer**

Assistante costumes : **Pascale Robin**

Décor : **Ateliers Jipanco**

Administration et Production : **Dorothee Cabrol**

Coproduction : **Théâtre de la Ville-Paris et Compagnie Pandora**

Avec la participation artistique du **Jeune Théâtre National**

Et le soutien de la **DRAC Ile-de-France - Ministère de la Culture et de la**

Communication.

Remerciements à **Sixtine Leroy**

Durée : **2 heures**

« Les martyrs... furent un grand malheur dans l'Histoire : ils séduisirent...Ils tracèrent sur le chemin qu'ils suivaient des signes de sang et leur folie enseignait que la vérité se prouve avec du sang. Mais le sang est le plus mauvais témoin de la vérité ; le sang est un poison qui change la doctrine la plus pure en délire, en haine des cœurs. »

Nietzsche, L'Antéchrist, §53

C'est sous le signe de Nietzsche que j'ai entrepris la mise en scène de *Polyeucte* de Corneille. Les destructions journalières de statues et de temples « païens », perpétrés au nom de la religion, le fanatisme et le désir de mort de jeunes convertis offrent une similitude étonnante avec le destin et les déclarations de Polyeucte. Cela a conduit notre équipe à interroger cette œuvre admirable de complexité et d'ambivalence, qui appartient plus à nos yeux au grand théâtre qu'aux œuvres d'édification religieuse.

La pièce se passe en Arménie, sous protectorat romain, au début du christianisme. Corneille met en scène un jeune prince, Polyeucte, jeune marié heureux qui goûte avec bonheur les plaisirs du mariage et que sa conversion et son baptême secrets transforment en fanatique. A peine baptisé, il annonce sa résolution d'aller au temple païen briser les idoles et faire triompher le seul vrai Dieu qu'il est pressé de rejoindre ! Il n'a désormais qu'une hâte : celle du sacrifice, du renoncement pour le martyr, et un goût pressant de la mort. « *Vous voulez donc mourir ?* » lui demande Néarque, son ami et maître, effrayé, « *Vous aimez donc à vivre ?* » lui rétorque Polyeucte ! La messe est dite, si j'ose m'exprimer ainsi ! La soudaineté de ce désir qui le pousse à s'arracher à Pauline, sa femme, à la donner à Sévère, l'amant tant aimé, et à réclamer le plus tôt possible, une mort sanglante, sidère et glace à la fois.

Que s'est-il passé pour que ce doux prince devienne un fanatique, investi d'une mission iconoclaste et suicidaire ? Et pourquoi cette décision soudaine, apporte-t-elle une telle jouissance au futur martyr ?

Pourquoi ce désir est-il plus fort que l'amour ? L'illusion d'« *un bonheur assuré sans mesure et sans fin* » obtenu grâce au martyr, la peur de la vie, de l'amour, sans promesse et sans certitude, semblent être les raisons de cette métamorphose.

La femme est désignée comme l'Ennemie.

Brigitte Jaques-Wajeman

Polyeucte

CRÉATION FÉVRIER 2016

UN BAPTÊME DE SANG

POLYEUCTE CORNEILLE

Mise en scène

Brigitte Jaques-Wajeman

